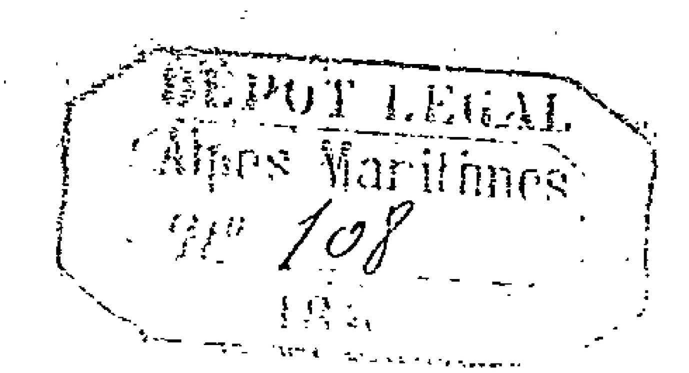


Huitième Année. **Mercredi 19 Février 1896** **N^lle Série — (VIIe) N° 152.**

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR

Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : 25 numéros............. 5 francs, pour la France et l'Etranger.
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : NICE, 46, rue de France. — TOURS, 67, rue de l'Alma.



De la Lumière S. V. P.

Nou avons lu dans le dernier numéro du LOTUS (27 Janvier), un article des plus intéressants, des plus suggestifs, dit-on aujourd'hui, de M. Lecomte. Ce pseudonyme cache ou du moins ne cache pas du tout, l'auteur de l'article qui est M. de Rochas.

Ceux qui lisent dans la CVRIOSITÉ, *Voyage en Astral* et qui ont pris connaissance de l'article en question, intitulé : *Un cas de changement de personnalité*, ont pu voir que bien des faits relatés par le sensitif de M. de Rochas sont identiques, par conséquent, confirmés par des scènes qui se passent dans *Voyage en Astral ;* mais pour la masse des lecteurs, l'entrefilet suivant, paru dans l'ECHO DE PARIS, du 27 janvier, pourra leur donner à réfléchir ; ils se demanderont avec raison où est la vérité ? Les expériences de M. de Rochas sont-elles ou non sérieuses ? Ce savant a-t-il été réellement trompé pendant 8 ANS par son sujet ?

Bien que la chose nous paraisse impossible, nous aurions voulu la voir infirmée par M. de Rochas lui-même ou à défaut par M. Lecomte !

Quoi qu'il en soit, voici l'entrefilet en question ; il est absolument affirmatif :

« Grâce à Jules Bois, l'envoûtement va devenir à la mode et je parierais bien que d'ici deux ans on verra en plein tribunal un avocat avisé en exciper et plaider l'inconscience de son client envoûté dans un cas de meurtre ou d'adultère.

« Ce qu'on ne sait guère c'est que M. de Rochas, dont il est tant question aujourd'hui et dont les curieuses et savantes recherches donnent un fondement scientifique à ces études, fut trompé pendant plus de huit ans par un médium, en qui il avait la plus absolue confiance, qui était arrivé à une perfection merveilleuse de simulation et dont le truc ne fut dévoilé que par l'incrédulité d'un ami qui *osa* faire partir une allumette.

« Le consciencieux savant qu'est M. de Rochas pensa brûler du coup tous ses livres.

« Est-il sûr de son médium actuel ?

« LA PALFÉRINE ».

Qu'y a-t-il de vrai au fond de cette insinuation ? Nous le répétons, la parole est à M. Lecomte.

Les lecteurs du LOTUS ont absolument le droit de savoir à quoi s'en tenir.

ERNEST BOSC.

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (1)

Je fis part de ce que je savais et des craintes que le docteur avait sur le rétablissement complet de M. Fontaine.

Après une demi-heure passée dans la société si affectueuse et calmante des Montzag, je revins chez moi et me plongeais pour oublier les émotions que je venais d'éprouver, dans la lecture de mes ouvrages favoris dont j'augmentais chaque jour le nombre. — Selon les conseils d'Henry, j'avais pris l'habitude de prendre des notes au fur et à mesure de mes lectures sur les passages les plus instructifs, intéressant mon genre d'expérimentation. Je désignais la page et même s'il le fallait la ligne, ensuite sur la marge très large du cahier, j'inscrivais de suite l'idée que faisait naitre en mon esprit le passage cité, ce qui me profitait grandement, car mes appréciations relevées à quelques jours de distance seulement, étaient

(1) Voir les n°s 141 à 151.

trouvées imparfaites et parfois inexactes, faute de méditation sur l'ésotérisme du sujet.

Les heures s'écoulaient rapidement dans mes chères études et le soir venu réuni à mes parents, autour de la table de marbre, nous causâmes longuement de l'état de M. Fontaine, que le Docteur pensait à jamais plongé dans l'idiotisme pour le reste de ses jours, qui pouvaient malheureusement se prolonger encore bien des années sans amélioration sensible. Mina me fit très émue le récit de l'entrevue de Thérèse avec son père, ses larmes et ses cris navrants en couvrant son père de caresses ; à un moment donné, nous dit Mina, le moribond a eu un éclair dans ses yeux hébêtés ; il redressa son torse, tourna lentement la tête vers la petite porte qui donne accès à son alcôve, essaya de parler en regardant fixement Thérèse avec une expression d'intelligence, mais il ne réussit qu'à faire entendre un cri rauque semblable plutôt à un mugissement. Thérèse, elle-même, recula effrayée. Son père épuisé par cet effort, ferma les yeux et redevint inerte. Nous crûmes tous, ajouta Mina, que Dieu l'avait rappelé à lui. Nous tombâmes à genoux pour prier pour lui. Après quelques minutes, M. Fontaine rouvrit les yeux, mais toute lueur d'intelligence dit ma mère, avait disparu. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, le pauvre Augustin souffrirait trop s'il se rendait compte de son état !

— Je voudrais partager votre opinion, chère Amynthe, reprit mon père, mais les lectures substantielles en sagesse que j'ai faites, depuis quelques temps, m'ont porté à croire que notre pauvre ami endure un bien cruel martyr, non dans son corps, mais dans sa personnalité astrale centre bien plus sensible que le corps matériel à toutes les douleurs morales ou physiques, et ceci ma chère amie nous expliquerait les tourments possible des défunts dans le purgatoire ou l'enfer catholiques. Je dis donc qu'Augustin privé du gouvernement de ses organes de relation avec le monde matériel qu'il continue à habiter étant en quelque sorte collé à son corps ainsi que le peuvent être temporairement deux hommes dos à dos par un magnétiseur exercé, se trouve forcé d'éprouver ses incommodités, sans pouvoir se servir de lui pour faire comprendre son tourment ; de plus, dans l'état où je le suppose, Augustin doit avoir une vision nette de la cause de sa crise et certainement du remède, qui serait le plus efficace ; ensuite, il doit percevoir les sentiments de ceux qui l'entourent et cela doit l'affecter beaucoup de toutes manières. Aussi tâchons d'être tous pour lui de bons voisins et de fidèles amis. J'embrassai mon père avec effusion, il venait de parler presque ma propre pensée.

— Ah ! père chéri, lui dis-je, dans l'autre vie ainsi que dans celle-ci, rien ne nous séparera jamais, car nos âmes vivent dans la même région.

— Mina entoura de ses jolis bras le cou de notre père :

— Et moi dit-elle, j'espère que vous m'emporterez aussi avec vous, ainsi que maman, nous sommes tous quatre des inséparables !

— C'est vrai, dit ma mère en souriant, mais nous avons aussi d'intimes amis, dont nous ne saurions nous passer pour goûter un vrai bonheur, Ludovic....

— C'est vrai, dit Mina un peu étourdiment, revêlant ainsi, son profond attachement pour Montzag.

Nous nous souhaitâmes une bonne nuit et nous nous séparâmes.

Je m'empressais de me mettre au lit, en songeant aux dernières paroles de mon père et à la justesse de ses réflexions sur M. Fontaine, si bien que j'opérais mon dégagement inconsciemment par un simple effet de l'habitude ; aussi il advint qu'au lieu de me rendre aux allées en face du théâtre ainsi qu'Henry me l'avait dit, je me trouvais par l'effet de ma dernière pensée dominante dans la chambre du pauvre Augustin.

XXIV

UNE VICTIME

Mon étonnement ne dura que quelques secondes, je me rendis de suite compte de la réalisation de ma préoccupation première survenue sans attention animique de ma volonté. J'examinais le malade, il reposait sans signe extérieur de maladie, si ce n'est une légère rougeur au front, qu'il avait d'ordinaire très blanc ; une grosse femme grisonnante était assise sur un fauteuil dans un angle de la chambre. Un bruit de pas se fit entendre ; devenu prudent depuis notre aventure chez le pharmacien Ardol et obéissant aussi à un sentiment humain qui me faisait toujours craindre d'être aperçu (bien qu'invisible), je me blottis derrière un paravent chinois près de l'alcôve, la porte s'ouvrit, une fille grande et sèche à la physionomie bestiale et méchante tenant beaucoup de l'oiseau de proie entra doucement, elle appela la garde-malade, mère Bruneau.

— Allez donc prendre du repos, le malade n'a pas besoin de vous, du reste, je vais vous remplacer une bonne heure au moins ; vous trouverez sur la cheminée de ma chambre un verre de punch ;

vous aimez ça, la mère, on me l'a dit.... mais *motus* sur votre vice favori, cela dégouterait vos pratiques.

La mère Bruneau passa le bout de sa langue sur ses lèvres lippues et se dandinant satisfaite, elle sortit.

A peine avait elle refermé la porte,que la domestique introduisit Ardol aîné. Sa taille me sembla encore agrandie, serrée qu'elle était dans une redingote noire. Elégamment chaussé et ganté, il avait fort bonne mine, celle d'un officier supérieur en civil ; mais dès qu'il fut en face de M. Fontaine endormi, l'expression de sa physionomie changea subitement ; la ruse, la méchanceté, la férocité même brillaient dans ses yeux et à elle seule sa bouche l'aurait trahi, si un juge d'instruction instruit l'eût vu se plisser dans un sourire infernal de contentement, laissant apercevoir des dents blanches aigues et écartées les unes des autres, ainsi que celles des carnassiers.

— Va-t-en, dit-il à la bonne !

Et celle-ci salua et sortit.

Ardol prit dans la poche de son gilet une petite fiole, en versa quelques gouttes dans le creux de sa main, puis en frotta les tempes du malade.

— Sardella ! dit d'une voix basse, mais avec une grande énergie, le mage noir.

Aussitôt Augustin comme électrisé se dressa sur son séant, il regardait anxieusement Ardol.

— Ah ! oui j'oubliais, dit Joël, ta langue est retenue et il frotta également le gosier à l'extérieur, comme il avait fait aux tempes ; puis par des passes magnétiques et une forte insufflation, il dégagea la langue.

— Parle et raconte, non tout ce que l'on a dit, je le sais, mais ce qu'on a pensé dans cette chambre depuis ta possession du corps d'Augustin ?

Et Joël croisant ses jambes attendit. Il savait que les premiers efforts de prononciation seraient longs. En effet, avec des essais infructueux que la personnalité astrale d'Augustin s'efforçait de faire échouer pour reprendre elle-même l'usage de son organe que Sardella lui avait magiquement enlevé par le pouvoir et sur l'ordre d'Ardol, une voix qui n'était point celle de M. Fontaine si bien connue de moi, répondit laconiquement aux diverses questions du Mage.

Les soupçons qui s'étaient élevés dans l'esprit de Marmon bien qu'imparfaitement rapportés parurent inquiéter bien fort Ardol. Il ferma les poings ; cet homme me gêne, dit-il à demi-voix, s'il était plus énergique et dévoué à sa cause, comme je le suis à la mienne, il pourrait certes me faire échec...

Bah ! Il tient trop à dormir tranquille... N'y pensons plus, d'ailleurs je n'aurais peut-être pas de longtemps l'ennui de le voir mêlé à mes affaires ! Voyons Sardella, il te faut ce soir faire un grand effort, te montrer digne de ton maître ; cette affaire ne doit pas traîner en longueur, j'ai à m'absenter trois semaines de T..., et il faut avant mon départ, que ce gentil coquin de Laverdette ne rencontre plus d'obstacles pour son mariage avec Thérèse. Voici, le bonhomme restera idiot pour le reste de ses jours ; sa cervelle est accommodée par toi de manière à ne plus trouver son équilibre mental, mais il faut avant que je t'autorise à quitter sa vieille carcasse pour retourner dans ton enveloppe robuste quoique.. mûrissante, que tu écrives sous ma dictée avec l'écriture ferme et bien imitée de Fontaine, une lettre anti-datée que Thérèse retrouvera à propos, laquelle lettre sera un consentement à son mariage avec Julien; elle sera toute prête à être mise à la poste et adressée à sa fille au couvent, où elle s'était réfugiée, mais elle aurait été oubliée deux jours avant l'attaque. Sans cette permission de son père avant la crise, c'est-à-dire en possession de toutes ses facultés, cette petite niaise ferait sans doute des tentatives de rébellion à mes volontés.

Joël présenta à Sardella ce qu'il fallait pour écrire, tout ayant été préparé d'avance. Tout à coup le corps d'Augustin se roula convulsivement sur le lit ; les bras s'agitèrent, le malade se donnait de grands coups de poing à la tête, des cris étranges et gutturaux sortaient de sa gorge, dont le cou était gonflé. On voyait clairement qu'il y avait lutte entre le pauvre Augustin et l'horrible Sardella qui possédait le corps du malade ; ce qui m'empêchait de la voir. L'ombre d'Augustin affaiblie par vingt-quatre heures de lutte était peu consistante, à peine pouvais-je reconnaître quelques traits du visage, mais ils étaient encore déformés par des tuméfactions d'un visage qui aurait reçu des coups violents. Je me sentais défaillir à ce spectacle. Combien sont insignifiantes, pensais-je, les luttes purement physiques, en comparaison de celles-ci ! Enfin le calme parut se rétablir. Ardol était intervenu, l'esprit d'Augustin s'était comme évanoui. Sardella sous la dictée d'Ardol écrivit ; elle dut recommencer plusieurs fois avant de réussir. La lettre était brève, mais l'écriture si parfaitement imitée qu'elle devait tromper Thérèse.

— Bien Sardella, dit le Mage, je suis content de toi ; tu dois l'être également de moi, dit-il en riant cyniquement ; mon frère t'a obtenu le rendez-vous désiré ; cela te va, n'est-ce pas ?

Sardella sous sa forme hideuse d'hippocampe sortit peu à peu du corps du malade et s'envola par son chemin favori, par la cheminée en faisant entendre un bruissement de feuilles sèches.

M. Fontaine eut quelques forts soubresauts, une respiration haletante, puis enfin, un grognement sourd s'échappa de ses lèvres ouvertes.

Joël avec un linge humide essuya tout vestige de son élixir, refit en prononçant à voix basse, une conjuration infernale, des passes magnétiques inverses aux premières sur la langue et sur le gosier d'Augustin ; puis reboutonnant sa redingote et reprenant sa physionomie militaire, il s'éloigna d'un pas tranquille. La domestique assise sur une marche de l'escalier, en chien fidèle, lui baisa la main et le précéda cérémonieusement.

— Voici, dit Joël, un louis pour ta peine, si jamais quelque chose te gène, va chez mon frère ... tu me comprends, coquine. Met cette lettre sur le bureau de Fontaine, recouvre-la habilement de quelques papiers, sois discrète, même et surtout avec la mère Bruneau, tu m'entends ?

— Oui, Maître, répondit humblement la servante !

XXV

IMPRUDENCE DE ROBERT

Je sortis de l'hôtel en même temps que le Mage; je le regardais redressant sa haute taille, marcher d'un pas tranquille. — Où va cet homme, me disje, peut-être consommer un autre forfait ; si j'essayais fluidiquement de le blesser, de le mettre hors d'état de nuire au moins pour quelque temps ! Et sans réfléchir d'avantage, je massais mes forces dans un élan de volonté, je m'élançais sur Ardol les mains ouvertes, prêt à l'étrangler, si je le pouvais ! Mais à un mètre environ de sa personne, je me sentis repoussé violemment ; le mage averti sans doute par les élémentals qui l'entouraient toujours, se retourna brusquement, m'aperçut (car je me trouvais par mon désir, plus matérialisé que je ne pensais) ; il fit le moulinet avec sa forte canne et je reçu sur l'épaule gauche un coup formidable. Je crus mon bras détaché, la canne me parut traverser entièrement l'épaule, aussi ma souffrance fut extrême et je me serais certainement évanoui, sans l'effort suprême que je fis pour repousser deux monstres fluidiques qui cherchaient à me terrasser pour m'empêcher de réintégrer mon enveloppe physique. J'étais à bout de force ; heureusement qu'Henry inquiet de mon retard inaccoutumé au rendez-vous, pensa à moi ; il me vit alors dans la chambre de Fontaine, et me laissant achever jusqu'au bout mon expérience, il était venu chez sa mère pour déposer un baiser sur son front pendant son sommeil. Il arriva donc bien vite à mon secours ; prompt comme l'éclair, il fondit sur les élémentals géants et les frappa rudement. Ceux-ci furent retrouver leur maître, qui n'avait pas même daigné se préoccuper de son ennemi, sachant qu'il l'avait frappé sûrement.

— Imprudent, dit Henry, me portant presque sans connaissance jusqu'à ma chambre. Je rentrais péniblement dans mon corps, j'avais l'épaule et le bras gauche tuméfiés et je souffrais horriblement ; je retenais à peine mes plaintes. Henry me prodigua ses soins, il m'aida à poser des linges mouillés sur la partie endommagée et ce fut surtout quelques gouttes d'un élixir qu'il avait toujours sur lui, qui apaisèrent mes douleurs aiguës.

— Cher Robert, me dit Henry, tu oublies trop que les conditions de la vie astrale sont autres que celles de la vie corporelle. Dans la première, les accidents sont plus souvent mortels... S'attaquer inconsidérément à un esprit incorporé tel que Joël est une folie pure, je te dirai même qu'il est heureux pour toi, que le Mage étant préoccupé n'ait pas cherché à te reconnaître ; il se serait pris d'une façon plus sûre de te rendre à jamais inoffensif pour lui et les siens. Te voilà, mon pauvre ami, dans l'impossibilité absolue pour quelques jours de recommencer nos pérégrinations nocturnes. Je resterai moi-même absent, pendant que tu te remettras. Quand il en sera temps je viendrai te reprendre.

— Que vais-je dire à ma famille, cher ami pour expliquer l'enflure de mon épaule et les marques nombreuses de meurtrissures qui la sillonnent ?

— Je crois, cher Robert, que le mieux est de t'en ouvrir à ton excellent père, à vous deux vous chercherez une explication plausible pour ta mère et ta sœur. Ton père te panseras lui-même inutile d'aviser Marmon, tu n'as du reste rien de détérioré qui nécessite les soins spéciaux d'un médecin.

— Je vois, dis-je à Henry, que j'ai encore bien à expérimenter avant de pouvoir voler de mes propres ailes ; si j'eusse été avec toi, cette triste aventure n'aurait pas eu lieu, et je comprends que ceux qui sont instruits dans cet ordre de choses en détournent sagement les trois quarts des curieux investigateurs de la vie astrale.

— Oui, Robert, ces savants agissent prudemment en effrayant les néophytes prêts à s'élancer dans ce monde si peu connu et plein de chausse-trappes pour les téméraires ignorants, mais je trouve qu'ils aideraient mieux le progrès en faisant connaître au moins approximativement les dangers que l'on y rencontre sûrement. C'est à cet effet, mon bon Robert que je t'engage vivement à rédiger d'une manière familière, une grande partie de tes expériences en sortie astrale ; fais ce récit de façon à en rendre utile au plus grand nombre, la lecture. Cette région astrale immense qui se divise en tant de cercles doit être connue dans la partie qui enveloppe immédiatement la terre. C'est là d'où partent bien des calamités pour les individus comme pour les nations entières, et si de puissantes intelligences incarnées pouvaient en parcourir sans dangers les zônes, à coup-sûr elles pourraient enrayer bien des fléaux, bien des catastrophes... Ta main droite est libre Robert, travailles donc à jeter sur le papier tes observations et surtout par des notes explicatives, éclaire ton texte pour les gens du monde, qui ignorent jusqu'à l'existence même des nombreux ouvrages traitant de l'occultisme transcendant.....

... Adieu, mon très cher ami, que Dieu t'ait en sa sainte garde et m'ayant baisé au front, mon doux ami s'évanouit en une lumineuse vapeur.

XXVI

Mme CLAIRVILLE

Je sonnai de très bonne heure Gilbert et lui dit d'aller prévenir mon père de vouloir bien venir un instant dans ma chambre, avant de voir ma mère ; étant un peu souffrant, je ne pourrai assister au premier déjeûner de famille.

Mon père arriva bientôt, enveloppé dans sa robe de chambre :

— Qu'as-tu mon cher enfant ?

— Oh, peu de chose, cher père, mais j'ai à vous consulter, pour expliquer à ma mère mon indisposition ; veuillez vous asseoir, mon Père, car c'est toute une histoire que j'ai à vous narrer.

Après m'avoir écouté attentivement, sans m'interrompre, si ce n'est en frappant de temps à autre avec sa main sur sa cuisse droite, signe extérieur de sa colère contenue contre Ardol, mon père se leva, arpenta la chambre et me dit : Tu as été certes imprudent, mon Robert, mais j'eusse agis absolument comme toi, en pareille circonstance... Oui, il faut voiler la vérité pour ta mère et Mina. J'ai trouvé le prétexte, tu vas voir. Mais d'abord, montre-moi ton épaule !

Mon père fut fort contristé en vérifiant la puissance fluidique des coups que j'avais reçus... Je vais prévenir ta mère. Il sortit ; un instant après, ma mère et Mina étaient auprès de moi, me demandant toutes deux à la fois la cause de mon mal.

Mon père répondit à ma place : Votre fils, ma chère a voulu hier soir, rue des Pages, porter secours à une pauvre fillette qu'une mégère rouait de coups à la tuer. Robert a préservé l'enfant, mais il a reçu un formidable coup de bâton sur l'épaule et le bras ; ce n'est pas grave, mais cela lui a occasionné la fièvre, il gardera le lit aujourd'hui et le bras en écharpe deux ou trois jours.

Ma mère et ma sœur voulurent voir ma blessure et les yeux humides ma bonne mère, me dit en m'embrassant, que j'avais bien agi, mais dorénavant je devais faire attention à ma propre sûreté.

Mina, ajouta, pourquoi n'as-tu pas porté plainte à la police ?

On ne s'attendait pas à cette réflexion.

— Bah ! dit mon père ; c'eût été mettre en évidence sa bonne action, d'ailleurs, il n'est pas toujours sans danger de se mêler des affaires de la canaille.

Et mon père me regarda d'une manière significative !

Quelques jours se passèrent à me soigner et à écrire, tout ce qui précède, d'après le conseil de mon ami, comme l'a vu le lecteur.

Durant tout ce laps de temps, je ne fus pas dérangé, si ce n'est que par quelques visites de Ludovic et aussi de notre bonne et aimable Clairville, ainsi que ma mère appelait toujours sa cousine. — Celle-ci vint dès le premier jour de mon accident voir ma mère, et lorsqu'elle l'apprit, elle avoua que sa visite matinale était due à un rêve qu'elle avait fait la nuit même. Elle m'avait vu lutter avec des êtres fantastiques, qui ayant eu le dessus, m'avaient laissé comme mort dans la rue où avait eu lieu le combat.

Quand Mme Clairville m'eût raconté son rêve, je ne doutais pas que ce qu'elle croyait un songe, eût été une vision en sortie astrale, et je n'en doutais plus du tout, après une demi-heure de causerie, ma mère nous ayant laissé seuls quelques instants.

Ma cousine Alice me regardant d'une façon étrange me dit : Cher Robert, je sais que tu t'oc-

cupes d'occultisme, des ouvrages que je t'ai vu en mains ne me laissent subsister aucun doute à cet égard dans l'esprit, de plus, par ta nature généreuse et ardente, tu ne peux en rester à la théorie, les expériences te tentent ou te tenteront; prends bien garde, les dangers pour ta santé et pour ta raison sont nombreux. Ta blessure n'est point le fait d'une mégère en colère ; je le sens là dit-elle, en se touchant le front...

Malgré ma douleur, je me dressai sur mon séant.

— Quoi chère cousine, vous devineriez, vous sauriez ? Ce n'est pas possible !

— Chut, Robert, ta mère va revenir, nous reparlerons de cela ; mais sache, cher enfant, que je me suis douté déjà depuis fort longtemps, depuis ta convalescence de ta grande maladie,que tu devenais un adepte de la vraie sagesse, un investigateur du grand mystère de l'au-delà !

— Mais, cousine, je suis absolument stupéfait de ce que vous me dites ! Et pourquoi, ne me dites-vous, cela qu'aujourd'hui ?

— Parce que je devais me taire avec toi, comme avec tout le monde, jusqu'à l'heure présente. Voici ta mère...

— Encore un mot dis-je tout bas ; vous êtes médium, cousine ?

— Oui, répondit-elle, à voix basse, voyante, auditive et écrivain !

— Tu vois, mon pauvre enfant, comme me l'a arrangé cette horrible vieille ! Est-ce affreux tout de même de voir rouer de coups, une fillette devant ses yeux ; il est certain qu'un homme qui voit cela ne peut qu'intervenir pour la protéger !

Madame Clairville vint me voir tous les jours, tant que dura mon internement dans ma chambre et chaque fois que nous nous retrouvions seuls, je provoquais la confidence de ma cousine. J'appris seulement alors à la connaître sous son véritable aspect, sous son jour véritable, et je ne l'en aimais que davantage.

Bien qu'âgée de 48 ans, Madame Clairville, dont la vie était calme et heureuse était assez bien conservée ; son caractère enjoué, son humeur égale, la faisait chérir de tous ceux qui la voyaient dans l'intimité ! Pour les étrangers, elle paraissait froide et hautaine, tant sa réserve à se lier était grande. Elle était de taille moyenne, les traits réguliers, le regard doux, la bouche sérieuse, ses cheveux gris qu'elle dédaignait de teindre à la mode ridicule du jour, ondulaient autour de son front grand et bombé, tout en elle dénotait l'influence prépondérante et bénifique de Mercure à laquelle Saturne apportait un influx heureux, au moins dans sa mentalité...

Etant tout gamin, alors que Mme Clairville était jeune, je lui disais souvent : Quand je me marierai cousine je veux une femme qui te ressemble et lorsque une personne me plaisait j'avais coutume de dire : elle est presque aussi gentille que la cousine Alice. Mon amitié pour elle, ne s'était jamais démentie ; devenue veuve encore jeune elle ne voulut jamais se remarier et comme elle était non seulement parente, mais amie de pension avec ma mère, elle nous était particulièrement chère.

Je sentis redoubler pour ma cousine mon affection première, car je pus l'apprécier réellement, quand elle voulut bien me montrer ce qu'elle voilait soigneusement à tout le monde, même à ma mère, sa profonde connaissance de la Mystique, que ses facultés médianimiques lui avaient permis depuis près de vingt ans d'études, d'acquérir, ainsi que sa profonde tendresse pour l'humanité souffrante dans l'ignorance et dans les ténèbres.

Je pus enfin, en l'absence de mon cher initiateur Henry, continuer à m'entretenir sur l'unique sujet de mes recherches.

Mon père ignora les confidences d'Alice, mais il était heureux de la voir se mêler à nos conversations sur l'occulte et ne l'en estima que plus.

XXVII

ENCORE ZÉLIE

Huit jours après ma lutte avec les serviteurs fluidiques d'Ardol, je ne ressentais que fort peu la douleur produite par le coup de canne qu'il m'avait assené lui-même sur l'épaule. Je pensais qu'Henry reviendrait bientôt et que nous pourrions reprendre nos intéressantes promenades nocturnes.

Henry devança mes désirs ; j'étais à causer après le dîner avec mon père, lorsque j'aperçus l'ombre de mon ami ; il me fit signe de me retirer chez moi, qu'il avait à me parler ; il était à peine 9 heures. Je pris immédiatement congé de mon père prétextant un peu de fatigue. Aussitôt dans ma chambre, dans laquelle Henry m'avait précédé, il me dit de m'asseoir et me mit en état de le voir promptement et de l'entendre, sans être pour cela, moi-même, en complet dégagement.

Après lui avoir exprimé la joie de le revoir, je lui demandais, pourquoi, il ne me laissait pas dégager comme à l'ordinaire ?

— C'est un état mixte, dit-il, dans lequel je désire que tu apprennes à te mettre, tu jouis ainsi à la fois des facultés fluidiques et physiques, c'est plus difficile que tu ne crois d'obtenir cet équilibre, mais il est très utile pour l'action sur le plan matériel terrien. Les mages noirs y sont experts et ils en tirent une foule d'avantages sur la masse du troupeau humain. Lorsque je t'aurais quitté, il faudra te mettre souvent en cet état, lequel, lorsqu'on en possède bien le jeu peut sans péril et dans n'importe quel milieu se produire instantanément ; tandis que le complet dégagement exige un repos absolu du corps physique pour tous ceux qui ne sont pas arrivés à un haut degré de savoir.

Je constatais avec plaisir cet état intermédiaire, dont ma pleine consience physique me permettait d'apprécier la puissance.

— Assieds-toi Robert, nous allons causer une heure environ ; à 10 heures tu mettras ton corps au lit et nous irons faire notre dernière visite nocturne à T. . Demain tu opéreras ton dégagement, seulement après minuit, tu verras alors la ville endormie et nous irons porter nos investigations dans l'atmosphère la plus voisine du globe, dans cette région d'ombre et de tristesse que l'on nomme l'*Erèbe.*

— Je me réjouis de ce programme, cher Henry, mais qui donc allons-nous observer ce soir ?

— Tu le verras bientôt ami, cette nuit tu auras une grande joie, mais comme dans toute production terrestre, une amertume jaillit ou se cache au fond de la coupe la plus énivrante !

— Je n'ose te questionner, dis-je à Henry, oui toujours l'épine accompagnela rose... C'est là, la loi de cette planète encore à demi plongée dans la fournaise du développement physique !

Disant cela, je m'asseois côte à côte d'Henry sur le canapé, mon ami me paraissait aussi matériellement tangible que moi-même et je lui serrai la main de temps à autre pour me rendre mieux compte de la sensation du contact.

— Je vais finir de te rendre compte du stratagème de Zélie Berthier pour se procurer un mari, ainsi que l'avaient fait ses deux aînées. — Je t'ai dit que Mme Berthier négligeait un peu sa dernière fille, ne trouvant pas encore le moment venu de dresser ses batteries. D'ailleurs aimant moins Zélie, et comptant la sacrifier complètement à son égoïsme, d'autant que ses autres filles, selon elle, ne reconaissaient pas suffisamment les soins et les peines qu'elle s'était donnés pour les établir honorablement.

Une autre cause de mésintelligence entre Zélie et sa mère, venait de l'amitié que la tante Delphine avait voué à sa petite nièce, dont elle développa comme dans une serre chaude tous les mauvais germes déposés dans son karma par la précédente existence. Delphine avait toujours été jalouse de sa belle-sœur ; celle ci la ménageait pour sa petite fortune ; cette vieille avait donné raison au proverbe « malheureux en amour, heureux en argent » ; par deux fois, elle avait eu la chance de gagner des lots assez considérables par des valeurs à lots, dont elle possédait à peine quelques titres ; elle fit croire à des gains plus élevés qu'ils ne l'étaient en vérité et par là, elle obtint une déférence plus grande de toute sa famille. Mme Berthier et Delphine se détestaient cordialement et se faisaient en sourdine une guerre continuelle. La vieille fille attira Zélie, la plaignit adroitement de la préférence que sa mère témoignait à sa sœur, etc., etc.

Bref, la petite lui devint réellement chère à sa façon, toutefois en conservant ses rancunes contre sa mère et plus tard, ainsi que tu le sais, contre la partie masculine l'humanité.

Elle apprit à l'enfant à espionner et à tout raconter. Elle lui fit commettre mille indélicatesses que le sens moral peu développé de Zélie lui donna peu de peine à obtenir de la fillette.

— Je te ferai une petite dot, disait-elle souvent à sa nièce, et nulle autre que toi ne sera mon héritière !

Mme Berthier depuis quelque temps faisait de fréquentes absences ; elle paraissait tantôt satisfaite, tantôt de mauvaise humeur au retour de ces absences. Zélie et Delphine unirent leurs efforts pour connaître la vérité. Une après-midi Mme Berthier fit descendre sa fille, occupée dans sa chambrette pour la présenter à un monsieur de sa connaissance fort riche, ajouta-t-elle; il aimait les belles voix et comme on lui avait vanté celle de Zélie, il sollicitait d'avoir le plaisir de l'entendre. La jeune fille curieuse descendit vite au salon où elle aperçut un homme à la figure glabre, ridée, les yeux ronds, petits et dépourvus de cils, à la physionomie bestialement repoussante ; ses cheveux d'un noir de jayet, mais maladroitement teints lui descendaient assez bas sur le front ; il était de petite taille et fort obèse ; ses mains courtes et grosses, ses doigts recouverts de plusieurs bagues de mauvais goût. Zélie recula, elle crut voir un monstre..... sa mère la pinça en la poussant au devant du gros Monsieur. Zélie comprit que c'était là l'époux que lui destinait Mme Berthier, elle résolut de résister à outrance. Elle fut

maussade et chanta le plus mal possible. — Le monsieur se montra tout de même fort satisfait. Venez me voir demain, dit-il à voix basse à Mme Berthier qui le reconduisait à sa voiture. Cela me va comme un gant, ajouta-t-il, je vous accorderai plus encore que nous ne sommes d'accord. Dame, elle est croquante, la petite, et il fit claquer sa langue dans son palais. Mme Berthier eut un geste de dégoût, qu'elle retint avec peine, d'ailleurs le monsieur ne l'avait pas même remarqué, tant il était allumé par la vue de la jeune fille.

Zélie dont l'oreille exercée depuis son enfance avait tout entendu, ne fit aucune objection à sa mère, lorsque celle-ci déclara qu'*elles venaient* de faire une bonne affaire ; il assurait 200.000 francs, jour de contrat à sa femme. Mme Berthier omit naturellement d'ajouter le fort capital-prime, que le futur gendre s'était engagé à lui remettre en cachette le même jour...

— Tu seras plus riche que ta sœur aînée... le mari ne sera pas agréable, mais l'on s'arrange toujours en ménage, lorsqu'on est aussi belle que tu l'es et qu'on a de l'esprit ; d'ailleurs il est entendu que nous demeurerons ensemble..... cette perspective seule aurait décidé Zélie, si elle ne l'eût déjà fait dans son esprit, de refuser son consentement à ce marché.

Mme Berthier fut dupe du calme de sa fille, elle s'attendait à un orage ; aussi devant ce calme filial, combla-t elle sa progéniture qu'elle croyait bien vendue, de caresses et d'amabilités de toute sorte.

C'était à tout instant des allusions à leur état de fortune précaire qui *grâce à Dieu*, allait changer de face.

— Je vais chez ma tante, dit Zélie.

— Oui, ma fille va, mais au moins ne parle encore de rien à cette envieuse de Delphine ; nous lui ferons une bonne surprise dans quelques jours ; elle en crèvera certainement de jalousie... ainsi tu hériteras plutôt !

Delphine écouta sa nièce de ses deux oreilles et lorsque celle-ci lui fit part de la réflexion de sa mère, les yeux de la vieille fille s'allumèrent d'un feu infernal.

— Je t'approuve de résister à cet odieux maquignonnage, ma chérie, et si ta mère t'obsède par trop, te rendant la vie trop difficile, tu viendras chez moi et nous aviserons !

Zélie, qui connaissait à fond sa tante, se promit bien de n'user de son hospitalité que dans un cas tout-à-fait extrême ; aussi dans sa jolie tête, forma-t-elle un plan, qu'elle décida de mettre à exécution dès le lendemain pour échapper à la fois au gros Magot, à sa mère et à la domination de la *bonne* tante Delphine.

— Je t'ai dit, poursuivi Henry, que Ninus Delmart habitait la maison Berthier. Bien qu'il ne fut pas musicien lui-même, il jugeait et goûtait la musique en véritable amateur, c'était surtout le chant qui lui causait un plaisir extrême, aussi avait-il grand soin de ne jamais manquer l'occasion d'entendre Mlle Zélie, soit que celle-ci prit ses leçons ou s'exerçat seule, soit dans le salon de sa mère, lorsque celle-ci invitait son locataire à venir passer la soirée chez elle en compagnie d'amis. Mme Berthier avait espéré happer Delmart pour une de ses filles, mais l'amateur de musique en était resté aux hommages platoniques et... fort respectueux.

Le lendemain, Mme Berthier partit de bonne heure pour une destination inconnue où l'attendait le Monsieur de la veille, celui que sa fille avait dans son esprit dénommé le *Magot*. En partant, elle dit à sa fille, qu'elle ne reviendrait que tard dans la nuit.

Zélie assurée d'une journée de liberté, se dit à elle-même, qu'il fallait bien l'employer. Dès le matin elle fit une toilette des plus simples, mais fort coquette et très bien accomodée à son genre de beauté, elle se parfuma à l'excès, M. Delmart aimait beaucoup les parfums, il l'avait dit un jour, et Zélie n'eût garde de l'oublier. Elle se mit à son piano avant l'heure accoutumée, ayant eu soin d'ouvrir sa fenêtre afin que sa belle voix fut mieux entendue. Elle chanta avec tout le talent qu'elle possédait un des morceaux pathétiques que le juge d'instruction appréciait le plus ; puis au milieu du plus beau passage, elle cessa brusquement, un sanglot déchirant dans la voix et elle ferma son piano. Elle se savait écoutée... M. Delmart descendit l'escalier, c'était l'heure d'aller à l'audience.

Zélie n'attendit pas qu'il fut descendu jusqu'au rez-de-chaussée, elle monta rapidement l'escalier son mouchoir sur le visage, comme pour cacher qu'elle venait de pleurer. Elle passa en saluant à peine Ninus ; celui ci lui demanda de ses nouvelles et de celles de Mme Berthier. Zélie commença par répondre que sa mère était absente pour toute la journée et qu'elle allait fort bien puisqu'elle allait se promener à la campagne...
— Et cela a l'air de vous affliger chère demoiselle, lui dit Delmart, vous auriez voulu sans doute être du petit voyage... N'est-ce pas ?

(A suivre). M. A. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.
Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc